



6/12/2094

Le 5/11/2094 au matin, toutes les femmes de France ont senti que l'air était lourd, qu'un drame s'était produit durant la nuit. Elles s'y attendaient, s'y préparaient : l'Ordre Social Français, un groupe profondément misogyne, était arrivé au pouvoir, comme le pressentait l'ensemble de la nation.

Dès son entrée en fonction, il avait retiré aux femmes tous leurs acquis. Le droit de vote venait d'être supprimé ainsi que leur liberté d'expression. L'accès aux postes à responsabilités et à l'école leur avait aussi été retiré, et leurs chances d'accéder à un poste normal avaient été grandement réduites.

Elles ne pourraient plus recourir à l'avortement ou aux moyens de contraception ; désormais, elles seraient obligées d'avoir au moins trois enfants et de s'occuper de leur foyer durant toute leur vie. Dorénavant, la majorité pensait qu'il valait mieux revenir au schéma traditionnel pour assurer le réarmement démographique de la nation et la conservation de ses valeurs.

Une minorité s'opposait à ce système androcentrique, et parmi elle, Catherine de Genlis. Depuis ses quinze ans, elle se préparait pour cette quête. Elle avait toujours été indignée par la montée de l'Ordre Social Français, consciente du danger qui pesait sur les femmes à cause de leurs homologues déjà au pouvoir dans d'autres pays.

Celles qui faisaient le choix de s'opposer à ce régime représentaient quelques millions de personnes à travers le pays. Elles avaient nommé leur mouvement clandestin "Le Front pour la Liberté des Femmes".

Cette organisation avait instauré un groupe par grande ville, et chaque ville était représentée par une ambassadrice du mouvement local, facilitant ainsi la communication à l'échelle nationale. Catherine représentait sa ville et menait des actions importantes pour maintenir la résistance.

Avant les nouvelles lois, les membres du réseau militaient dans les rues, et chaque mois, les ambassadrices des différentes villes de France se retrouvaient pour planifier leurs actions. Mais ce jour-là, dans un contexte plus tendu, elles se réunirent pour évaluer l'urgence de la situation. Deux heures plus tard, le verdict était rendu et transmis à tout le groupe via une messagerie cryptée : elles ne baisseraient pas les bras, mais se feraient tout de même plus discrètes.

Une nuit, Catherine reçut un appel du réseau national. Un appel sur ce groupe habituellement inactif ne pouvait signifier qu'une urgence. Elle décrocha, et une des représentantes locales leur expliqua brièvement que des militantes avaient été arrêtées. Une poignée d'heures plus tard, des policiers affirmaient dans les médias que la vie leur avait été ôtée à cause de mauvais traitements. Les partisans de l'Ordre Social Français

s'en réjouissaient, déclarant que c'était le prix de leur désobéissance, qu'elles serviraient de modèles. La peine de mort ne figurait pourtant pas dans les nouvelles lois.

À présent, c'était une guerre pour rester en vie, une quête de liberté et de justice pour leurs mortes.

Catherine voulait agir tandis que la plupart réfléchissaient à ralentir les actions militantes. La discussion se portait davantage sur la façon de montrer leur désaccord sans y laisser leur vie que sur le dilemme entre rester silencieuses ou faire du bruit.

Elles finirent par trancher que, pendant un mois, elles ralentiraient leurs actions pour laisser penser qu'elles n'étaient plus là. Puis, elles se rendraient dans la capitale et elles bloqueraient l'Élysée pendant plusieurs jours dans le but de négocier une entrevue entre les ambassadrices locales et le chef de l'État pour tenter de récupérer ce qu'elles avaient perdu.

Sept jours plus tard, Catherine se rendit en train à leur réunion de préparation de cette offensive. Elle avait du mal à réaliser ce qui se passait alors que le monde continuait de tourner. Elle songea qu'un jour ce drame rentrerait dans la mémoire de l'humanité. Son rêve de réussite n'était pas une ambition égoïste, mais la détermination de mettre en lumière la quête de sa vie.

À son arrivée, l'ambiance était pesante, et la représentante d'Île-de-France prit la parole pour clarifier de légers détails. Néanmoins, une question non dite restait suspendue sur toutes les lèvres, et une des présentes la posa finalement : *“Et si ça ne fonctionne pas ?”*

Personne n'avait de réponse à cette question. Cette manifestation était leur dernier espoir de liberté et toutes préféraient omettre la possibilité que cette quête n'aboutisse jamais. Un échec représenterait la fin de leur mouvement mais aussi la mort et l'oppression de millions de femmes. Si elles ne réussissaient pas à obtenir une audience avec le nouveau président, c'est toutes les manifestantes qui subiraient le même sort que leurs camarades une semaine auparavant.

C'est avec cette mentalité que le rassemblement se termina et que chacune reprit la route.

Les vingt-et-un jours de silence passèrent plus vite qu'elles ne l'auraient pensé. Paris serait désormais leur terrain de lutte, et chaque jour les rapprochait de l'échéance. Lorsque l'heure fut venue, elles gardèrent en tête qu'elles n'avaient pas le droit à l'erreur : c'était leur dernier espoir de retrouver une vie normale.

Catherine rejoignit son groupe régional tôt le matin du six décembre 2094 dans un parc près de l'Élysée avant même que le soleil ne soit levé. Environ dix minutes avant le grand

départ pour retrouver le reste des résistantes de France, le groupe régional de Catherine comptait déjà presque une centaine de personnes.

À six heures, ce sont des milliers de femmes qui se trouvaient devant l'Élysée, entourées de plusieurs rassemblements de policiers qui étaient impuissants face au nombre de manifestantes.

Toute la résidence du chef de l'État était entourée, et la manifestation progressait jusqu'à l'Avenue des Champs-Élysées, atteignant presque l'Arc de Triomphe.

Catherine et les autres ambassadrices s'étaient placées juste devant l'Élysée et avaient été rapidement repérées et accostées par les forces de l'ordre qui exigeaient d'elles qu'elles demandent à arrêter le mouvement.

Les négociations entre les représentantes du Front pour la Liberté des Femmes et les agents de police pour obtenir une entrevue avec le président s'intensifiaient au fil des heures : aucun des deux partis ne comptait lâcher et les ambassadrices étaient rejetées à chaque nouvel officier rencontré. Pendant ce temps, la protestation s'élargissait, les membres du réseau étaient rejoints par d'autres femmes, ainsi que par quelques hommes réfractaires au nouveau régime. Presque vingt heures plus tard, le débat se poursuivait et les porte-paroles avaient finalement accepté de faire cesser la manifestation dès qu'elles seraient entrées dans l'Élysée. Cependant, le chef de l'exécutif a décliné toute possibilité de recevoir les représentantes de la mobilisation, malgré la demande de plusieurs commissaires de police pour faire cesser le désordre.

Il faisait noir dans les rues de Paris, la controverse entre le Front pour la Liberté des Femmes et les forces de l'ordre avait cessé depuis un long moment, mais les militantes étaient toujours là malgré les menaces des policiers de recourir à la violence pour les déloger. Ils entouraient le rassemblement, attendant des instructions de leurs supérieurs tandis que les résistantes comptaient patienter jusqu'à ce que le camp d'en face cède.

Malgré la foule, un silence pesant régnait sur les rues de Paris éclairées par quelques lampadaires dont émanait une lueur blafarde. Les militantes discutaient entre elles pour oublier la gravité de la situation quand soudain, on entendit une détonation, puis deux, puis des cris qui semblaient être de douleur. Catherine et ses sœurs de combat se retournèrent pour trouver la provenance du bruit qui avait coupé court aux discussions. Plusieurs détonations se firent à nouveau entendre, et toutes les personnes présentes comprirent ce qu'il se passait : la police avait reçu la consigne de mettre à exécution ses menaces et attaquait la manifestation avec des armes à feu.

Quelques instants plus tard, un véritable chaos s'emparait des rues de Paris. La plupart des femmes et hommes couraient pour échapper aux balles tandis que d'autres restaient

sans bouger, certains à cause du choc, d'autres parce qu'ils acceptaient de mourir pour leur cause.

Les cris d'agonie se faisaient plus fréquents, le rassemblement se dispersait peu à peu dans les ruelles les plus dissimulées de la capitale. On pouvait apercevoir des corps qui tombaient les uns après les autres et une mare de sang s'étendait au sol.

Après plusieurs minutes, les policiers visaient directement les ambassadrices qui avaient choisi de rester pour la majorité d'entre elles. Brusquement, un projectile prit de court le groupe de femmes en mettant à terre l'une d'entre elles, puis une deuxième.

Catherine, qui était terrorisée par cette attaque et la vue des mortes au sol, déguerpit elle aussi de ce tumulte. Elle courut pendant quasiment une minute, ce qui lui sembla être une éternité. Après quoi, elle ressentit une douleur lancinante qui traversa sa poitrine et la poussa au sol. Son esprit était embrouillé par un milliard de pensées en contradiction avec son corps paralysé par terre. Alors qu'une des manifestantes qui était restée essayait de la mettre à l'abri, Catherine parvint à murmurer : *“ Cette quête... cette bataille... on n'a pas réussi. Mais je préfère encore quitter ce monde que vivre dedans. ”* Et sur ces mots, son cœur cessa de battre en même temps que le combat de sa vie s'éteignait.

Calypso D'AGOSTINO
Seconde 4